

# DISCOURS SUR LE STYLE

(H. Bouasse)

Préface de son ouvrage sur les Interférences, 1923

Images du texte fournies par le site <http://coucou-cestmoi.over-blog.com/>

---

Dur, sec, plein.

Un esprit médiocre croit écrire divinement ;  
un bon esprit croit écrire raisonnablement.

Ce n'est pas à vous, mon cher Pet-de-Loup, que je veux apprendre à écrire. D'abord vous croyez écrire admirablement, malgré votre ignorance manifeste du sens des mots : vous êtes plus familier avec Lamartine qu'avec Littré. Ensuite à quoi bon tenter votre éducation d'écrivain *scientifique*, alors que, n'ayant dans la tête rien qui vaille la peine d'être appris, j'imagine que vous est étrangère la prétention de nous enseigner quelque chose. Écrivez des romans, des articles de journaux, voire des discours de réception à l'Académie française ; ne vous mêlez pas d'exposer un problème *scientifique* ou de composer quelque rapport sur la technique et l'industrie.

Mais à côté des gens de votre acabit qui visent à l'éloquence ou plus modestement au mérite littéraire, sont une quantité de pauvres diables de ma sorte qui usent de la belle langue française pour des buts peu magnifiques ; à ceux-là souffrez que je donne des conseils, fruits d'une longue expérience et d'un incontestable labeur. La langue française est pour moi l'objet d'un culte. Le plus préraphaélite des penseurs est bien obligé de manger, boire et dormir : Dion Casius raconte que César dut sa perte à la colique qui le tint assis quand le sénat lui rendit visite. Mais si l'on doit plier la langue française à des fonctions peu relevées, dans cette déchéance qui vous révolte, mais qui est de la nature des choses, encore faut-il mettre un respect et des formes qu'ignorent les goujats.

Il n'est plus question d'appeler sur notre front *des orages désirés*, de peindre une *redoutable infanterie* ou la mort d'une princesse charmante, de montrer le soleil levant illuminant la plaine ou se couchant sur les flots silencieux d'un lac. Il s'agit très prosaïquement de la description d'un appareil ou de l'énoncé d'une loi ; encore, dans cette description ou cet énoncé, devons-nous conserver pour notre belle langue la sorte de respect qui lui est due, même en ces œuvres inférieures.

Pet-de-Loup, professeur de Rhétorique, ... excusez-moi, de Première, vous ne savez ce qu'est une description d'appareil ou l'énoncé d'une loi. Par quelle divination pourriez-vous montrer à vos élèves (dont la majeure partie devra gagner sa chienne de vie dans l'industrie ou le commerce) à ne pas violer de la pauvre langue française les intimes délicatesses, quand ils devront, bon gré mal gré, écrire sur la physique, voire sur le rendement des fèves et des haricots.

Certes, vous leur donnez de merveilleux conseils touchant l'art de bâcler une *Philippique* ou une *Oraison funèbre* ; avouez par retour que vos conseils ne valent rien pour noircir du papier à propos des féculents et des bouilleurs

de cru ; convenez aussi qu'il y a beaucoup plus de chances pour que vos élèves vieillissants rédigent leurs idées sur les impôts que sur la mort de Madame.

Malheureusement, Pet-de-Loup, votre métier vous a si bien déformé, que vous refusez de faire la part des nécessités actuelles, évidemment, pour la plupart vos élèves ne sont pas destinés à écrire une tragédie en cinq actes, pas même une ressassée du *Discours sur l'histoire universelle*. Toutefois, sous prétexte que *qui peut le plus peut le moins*, vous essayez (oh ! très mollement) de leur apprendre comment on établit une tragédie ou un discours, non pas comment on plante un rapport sur ses pieds : en cela consiste votre culte des humanités. Quand on se plaint que vos élèves sont incapables d'*écrire un rapport*, vous déclarez que c'est faute de ne pas mieux *composer un discours* ; en quoi je ne vous cache pas, Pet-de-Loup, que je vous trouve stupide.

*C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule.*

On peut contester à propos du *Discours sur l'histoire universelle*, non quand il s'agit d'un ouvrage de science. Le style scientifique s'apprend comme l'art du tourneur ; encore, pour l'apprendre, faut-il admettre qu'il existe, ce que, Pet-de-Loup, vous refusez avec horreur.

D'où résulte que vous essayez de loger dans la tête de vos élèves des règles qui pour la plupart leur sont, non pas seulement indifférentes, mais évidemment nuisibles. Si le demi-quart du temps dont vous disposez était employé à leur donner un bon style scientifique, indignés et impuissants nous ne verrions pas quotidiennement dans les journaux les pires attentats contre la langue. On écrirait sans éloquence, mais « proprement » ; on ne multiplierait pas les épithètes, mais on saurait le sens des mots ; on garderait dans le récit lamentable de l'écrasement des chiens errants, *cette probité attachée au génie de la langue française*, comme dit Rivarol dans une dissertation, au reste « profondément » ridicule, sur l'universalité de notre beau langage.

Par hasard, je sors de lire un *lundi* de Sainte-Beuve sur Arago. Avec raison le critique *littéraire* doute qu'il y ait *dans un mémoire scientifique* quoi que ce soit de *littéraire* au sens actuel du mot ; en conséquence, pour justifier son *lundi*, il se rabat sur les *Notices académiques* d'Arago ; il trouve que son *justiciable* a peu de goût. Ce débat est pour nous parfaitement oiseux : le genre *académique* n'est pas de ma compétence, ses règles me sont inconnues. Mais dans son bon sens, Sainte-Beuve comprend que le style scientifique a ses règles propres qui échappent à la juridiction du critique littéraire ; on peut avoir une emprise sur les intelligences en manquant du goût et des autres qualités habituellement exigés d'un écrivain *littéraire*.

Je rappelle cet exemple, Pet-de-Loup, pour vous avertir de garder par devers vous les foudres dont vous auriez bonne envie d'essayer l'effet sur ma prose. *Je ne suis pas votre justiciable*. Je ne vous propose pas mes doutes, pour l'excellente raison que je n'en ai pas. Les règles du style scientifique vous sont inconnues : mon propos est de vous les apprendre, parce que vous en parlez comme une corneille abat des noix.

Ces règles, je prétends les connaître, et pour cause, beaucoup mieux que tous les professeurs et critiques littéraires de France.

Un conseil, Pet-de-Loup. Pour professeur à la Faculté des Lettres que vous soyez, vous n'ignorez pas qu'un jugement, connu et approuvé dans le monde entier, me reconnaît le droit de vous tarabuster. Craignez qu'un jour

de mauvaise humeur je n'emprunte à votre *Bibliothèque* le grand dictionnaire des Antiquités de X+Y, et que je ne vous mette (avec l'aménité qui m'est propre) le nez dans vos descriptions. Ce jour-là, vous regretterez de ne pas avoir profité *de la leçon* que je prétends vous donner.

\*  
\* \*

N'ayant jamais écrit sur les *Époques de la Nature*, je veux ignorer si les règles du *Discours sur le Style* s'appliquent à de tels ouvrages : mais sans contester, elles sont d'un grotesque achevé pour la composition d'un livre scientifique. Ouvrant au hasard un Buffon, je tombe sur la phrase suivante : « L'homme de ce temps, encore à demi sauvage, dispersé, peu nombreux, ne sentait pas sa puissance, ne connaissait pas sa vraie richesse. Le trésor de ses lumières était enfoui. Il ignorait la force des volontés unies et ne se doutait pas que, par la société et par des travaux suivis et concertés, il viendrait à bout d'imprimer ses idées sur la face entière de l'univers. »

Convenez, Pet-de-Loup, que des règles, quelles qu'elles soient, sont bien piteuses qui amènent un savant à écrire de cette manière. Mais comme vous pourriez alléguer que les règles sont bonnes malgré le mauvais usage qu'accidentellement on en fait, que c'est par oubli de ses propres règles que Buffon écrit si mal, étudions-les et montrons qu'elles sont absurdes.

Buffon me servira de tête de turc, parce que, Pet-de-Loup, vous êtes tenté de croire que, savant, il donne les règles du style *scientifique*, et parce qu'il me suffit de prendre le contre-pied de ses apophtegmes pour vous expliquer le sens de l'épigraphe de mon *Discours sur le Style* : DUR, SEC, PLEIN.

Si vous demandez de quel droit je parle de ce ton, je vous répondrai qu'à la surface du globe se promène actuellement pour un million de francs de mes ouvrages : ce qui prouve qu'ils sont lisibles.

Et comme avec grand'raison vous me refusez tout génie, faut-il encore admettre, si mes lecteurs ne sont pas idiots, qu'ils trouvent à me lire un certain profit. Comme la plupart sont étrangers, vous êtes bien forcé d'accorder qu'ils me lisent parce qu'ils me comprennent, et qu'ils me comprennent parce que j'emploie les mots qu'il faut, dans l'ordre qu'il faut, vérifiant cet aphorisme que *ce qui n'est pas clair n'est pas français*.

Arrivons au fameux *Discours sur le Style*, qui pour un savant, met le comble à l'ineptie.

\*  
\* \*

Afin que vous entriez sans peine dans mon argumentation, je veux d'abord, Pet-de-Loup, vous en donner la clef. Buffon et ceux qui d'ordinaire écrivent sur le style ont toujours, implicitement ou explicitement, la préoccupation de dire autrement ce qu'on a souvent dit avant eux. *Tout est dit et l'on vient trop tard après sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent* ; d'où résulte qu'ils se grattent au sang pour rendre neuves des pensées vieilles comme le monde. Je ne sais qui prétend que Bossuet est le chantre génial des idées communes : excellente définition des poètes lyriques.

Or le savant, et par savants j'entends tous ceux qui écrivent pour instruire, doit au contraire exposer au lecteur ce qu'il ne sait pas. Au lieu de s'occuper

à redire pour la milliè<sup>m</sup>e fois ce que tout le monde connaît, le savant décrit ce que le lecteur n'a jamais vu, par conséquent ce qu'il ne peut imaginer, ce pourquoi sa mémoire n'est d'aucun secours.

Avec des préoccupations si différentes, il est clair qu'orateur ou poète et savant doivent obéir à des règles qui ne se ressemblent pas, pour mieux dire, qui sont exactement opposées.

Et cette distinction fondamentale est si vraie, qu'elle n'échappe même pas à Buffon, poète lyrique à sa manière : ce qui résulte de la citation suivante, longue mais essentielle.

« Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants à l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer ; s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps, car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. »

Et voilà pourquoi personne ne lit plus les ouvrages sublimes de M. Lecerclerc, comte de Buffon ! Quand on prétend vivre dans la suite des temps jusqu'à l'éternité, on écrit des odes ou des tragédies, non pas une *Histoire naturelle*.

Je ne dis pas que Buffon a tort ; il est dans le vrai quand il s'agit d'envelopper une pensée commune d'une image sublime. Chateaubriand s'exposait au danger des lointaines navigations pour chercher des images ; leur découverte est un titre de gloire comme celle de Neptune. Je n'ai pas la sottise de nier la splendeur d'un beau vers ; mais nous traitons ici de l'art d'écrire un rapport sur les bouilleurs de cru ou sur les féculents. Nous sommes précisément, pauvres diables de savants, dans la catégorie de ceux dont le style n'a point de rapport avec l'homme même, dont les pensées gagnent à être mises en œuvre par des mains plus habiles... ; nous cherchons le moyen d'être ces mains-là.

Quelque génial que Buffon se soit montré dans sa longue carrière, pour le savant tel que nous le comprenons aujourd'hui, il avait un absolu mépris. Son collaborateur Daubenton lui semblait un homme du peine ; et comme, malgré la sublimité de son style, il craignait que l'homme de peine n'usurpât une partie de sa gloire et la meilleure, il le mit tranquillement à la porte ; ce qui n'ajouta rien à la valeur de l'ouvrage. Buffon était un orateur et un poète égaré parmi les savants, avec toutes les vues de génie qu'on voudra, mais avec des idées sur le style qui sont absurdes appliquées à la rédaction d'un ouvrage scientifique. Et voilà, Pet-de-Loup mon ami, pourquoi vous rendez un bien mauvais service à vos élèves en ne leur montrant pas qu'il faut prendre le contre-pied des fameuses règles de Buffon, *cela de son aveu même*, quand on a l'intention, non pas de vivre éternellement, mais très modestement d'enseigner la physique et la chimie à ses contemporains, ou d'exposer clairement la question si grave des bouilleurs de cru. Peut-être finirez-vous par comprendre, Pet-de-Loup, que si de tels rapports bien

faits deviennent rares, c'est votre faute, à vous qui confondez le vêtement somptueux d'une idée vulgaire avec l'habit décent d'une idée qui ne l'est pas.

La Bruyère s'habillait simplement de noir, laissant à Monsieur, frère du Roi, les bijoux et les dentelles.

\*  
\* \* \*

Pet-de-Loup, je veux aider votre bonne volonté par une comparaison.

Vous avez, tout arrive, rencontré dans un bois une clairière avec un étang. Si je vous parle d'un tel paysage, vous évoquez le souvenir de ce que vous avez vu. Vous serez charmé que le génie d'un Corot, embellissant (pour vous) la nature, fasse de la mare réelle le bain délicieux d'une troupe de nymphes.

Mais, Pet-de-Loup, vous ignorez ce qu'est un bois de cocotiers. Avant qu'un génie vous le stylise, vous réclamez une photo qui vous montre le spectacle dans sa vérité nue.

Transposez, et vous avez la distinction fondamentale des deux styles. Si, poète, je chante le printemps dont vous connaissez personnellement la troublante saveur, vous demandez ce style qui est l'homme même. Mais, pour apprendre ce qu'est la précession des équinoxes, vous vous inquiétez peu de mes états d'âme ; il suffit que je sois clair, concis, que mes mots soient *pleins* de sens. Vous êtes heureux que j'en mette le moins possible, ne conservant que les nécessaires : vous approuvez la *sécheresse* de ma phrase. Vous acceptez que ces mots, privés du coussin des épithètes inutiles, fassent comme un cliquetis de *ferraille*. Bref, vous admettez que, sans inconvénient, même avec avantage, mon style soit DUR, SEC, PLEIN.

Autre exemple que j'emprunte à M. de Buffon.

Vous savez ce qu'est un homme ; du moins croyez le savoir, vous étant souvent miré dans la glace ; de même une femme, ayant contemplé madame votre épouse. Vous bavez de plaisir en dégustant les lignes suivantes : « Tout annonce dans tous deux les maîtres de la Terre ; tout manque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants. Il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement. Sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme est empreinte sur sa physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent la noblesse de son rang. Il ne touche la terre que par ses extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin et semble la dédaigner, etc. »

De jubilation. Pet-de-Loup, vous lâchez le livre et courez à votre miroir : vous prenez devant lui des mines de conquérant superbe.

Mais supposez qu'on vous parle des Hottentots, des Lapons ou des Canaques, qui cependant sont des hommes. Êtes-vous satisfait de la description qui précède ? ne pensez-vous pas qu'un autre style conviendrait mieux ?

De bonne foi, si vous n'êtes pas aveuglé par le contentement, confessez que dans ce portrait il est difficile de vous reconnaître, vous et madame votre épouse, excellente cuisinière, commère bien rebondie et qui frise la soixantaine !

\*

\* \*

Au temps que j'étais jeune (c'est un peu comme si je disais : au temps que les bêtes parlaient), on nous enseignait en Rhétorique qu'il fallait respecter les *convenances*. On nous défendait « ces expressions exagérées que les petits esprits emploient avec une sorte de fureur en parlant des petites choses. Il ne faut pas parler de la mort d'un lapin comme de la guerre d'Amérique, ou du talent d'un coiffeur comme de Racine ou de Voltaire ».

Inutile de vous dater ce texte, la critique historique suffit à cela.

Buffon lui-même reconnaît que « rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires et communes d'une manière singulière et pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit ».

Voilà qui est bien : il faut énoncer simplement les choses simples. Il faut que le savant subordonne son style à l'humilité des faits qu'il raconte, puisque, parmi ces choses communes et que tout le monde dit, Buffon met la science *entière* telle que nous la comprenons aujourd'hui.

Naturellement ces messieurs *littéraires* dédaignent de fournir les règles de nos besognes subalternes que leurs préceptes rejettent hors de la *littérature*. Il faut suppléer leur carence.

Ne croyez donc pas, Pet-de-Loup mon ami, que M. de Buffon et moi soyons d'avis contraires : je m'occupe seulement de ce qu'il méprise, de ces *minimis* qui sont trop au-dessous de lui, mais pour l'énoncé desquels son *Discours sur le Style* est pure sottise.

À la vérité, Buffon peut équitablement plaider qu'il suivait une tradition, La Bruyère lui-même, auquel est empruntée l'épigraphe sur l'« écriture raisonnable », exclut le style scientifique de ses « Ouvrages de l'esprit ».

« L'on n'écrit que pour être entendu : mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure et user de termes qui soient propres, il est vrai ; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui renferment un très beau sens. » Allez donc obéir à ces préceptes en traitant de la polarisation rotatoire ou de la symétrie !

Rendons grâce aux littérateurs de nous traiter en étrangers ! Remercions-les, en nous repoussant, de nous laisser les coudées franches. Mais, en revanche, que Pet-de-Loup consente à faire son devoir social : *préparer de futurs rédacteurs pour les rapports industriels*. Qu'il apprenne donc comment on écrit décemment un rapport !

\* \*

Dans le bafouillage, disons génial, du grand seigneur, nous trouvons la recette du style noble : *faire attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux*.

Faut-il démontrer que le savant doit au contraire n'user que des termes particuliers, qui sont en même temps pleins de sens ?

Un savant ne dira pas que les *changements* de la température *modifient* les dimensions des corps. *Changement* est le terme général ; il contient

l'accroissement et la diminution. Le savant dira ; le plus souvent l'élévation de la température augmente les dimensions des corps.

S'il emploie le terme général, c'est paresse ou ignorance. Les épithètes *grand* et *petit* ne signifient rien pour un savant : on est grand ou petit par rapport à un terme de comparaison. Le savant fixe les ordres de grandeur.

Buffon énonce cet apophtegme : « Ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal. » Tout au contraire, un savant qui parle mal, écrit mal, qui parle bien, écrit bien ; les mêmes qualités font le bon langage parlé et le bon style scientifique.

Ceux qui parlent bien et pour dire quelque chose, savent couler une anecdote, narrer un accident, décrire une fête, etc. : ils sauront aussi bien conter une découverte, narrer un débat scientifique, décrire un appareil, etc., etc.

Désirez-vous un exemple ? Prenez Fontenelle. Inutile d'interroger l'ombre de M. Leclerc (comte de Buffon) pour savoir en quel mépris il tenait Fontenelle. Incroyable est l'aversion de ses contemporains pour le style de Dalember, qui nous paraît, comme celui de Fontenelle, la perfection du style scientifique. On lui reprochait la sécheresse et le manque de grandes idées, bref toutes les qualités que nous lui trouvons.

M. de Buffon s'efforçait *de toucher le cœur en parlant à l'esprit* ; singulière entreprise à propos de la taille des Patagons et du tablier des Hottentotes, sur lesquels il disserte longuement. Comment fit-il ce jour-là pour mettre dans ses pensées l'ordre et le mouvement, pour être ferme, nerveux et concis ? Ne cherchez pas : la nécessité l'aidant, il oublia le *Discours sur le Style qui est l'homme même !*

\*  
\* \* \*

Vous savez que parmi les mots on distingue le vieux fonds qui sent le terroir, qui forme l'armature de la langue, qui en fait l'originalité, les mots de formation savante simplement transposés du grec ou du latin, et les mots de formation scientifique, nouveaux riches, généralement laids et mal venus. Tandis que les premiers, courts, expriment des idées simples, les autres, longs, s'efforcent de rappeler des idées complexes. Ne les employez que le moins possible ; si vous ne pouvez les proscrire, n'en faites pas vos amis.

Les mots de formation scientifique sont si longs et si laids, que le populo leur inflige le châtement qu'ils méritent ; il en coupe la tête et la queue. De *kilogramme* il fait *kilo* ; voire, de *demi-kilogramme* il fait *livre*. De *cinématographe* il fait *ciné* ; il a bien raison, car si jamais poète introduit le *cinéma* dans ses vers, ce sera sous la forme abrégée.

N'ayez pas scrupule d'imiter le populo : à *photographie* je préfère *photo* ; je regrette de ne pouvoir écrire *phote*, que vous trouverez joli si vous déclarez tel le mot *flûte*. Aux crétins laissez les étymologies ; vous ne savez pas le grec, ni moi non plus. Que vous importe la signification intrinsèque des mots, pourvu qu'ils soient courts, faciles à prononcer et que l'usage en ait fixé le sens ?

Le génie d'une langue réside, non dans les mots, mais dans la syntaxe. Le voyou parisien parle bon français, s'il a le génie du français, sans un seul mot du dictionnaire de l'Académie. Croyez-vous une phrase moins française

parce que vous écrivez *fringues* au lieu *d'habits* ? Elle n'en sera que plus française si vous mettez *veuve* pour *guillotine*.

À Bamako, où vraisemblablement je fus le premier touriste (ni Roosevelt ni Paul Adam ne méritent ce qualificatif), l'inspecteur de l'Instruction publique, homme charmant et plein d'esprit, me racontait ceci.

Visitant une école (tata de boue, gosses tout nus ; voir *descriptions, passim*), il demande ce que signifie la locution *avoir de l'initiative*. Un négro se lève : « Monsieur, cela veut dire *savoir se dém...* ! » L'inspecteur le félicite chaudement (épithète de nature) ; il lui conseilla toutefois de ne pas utiliser ce « synonyme » quand plus tard, après quelque belle action, il irait chez Monsieur le Président de la République. Le négro savait le français !

*Pour ses monosyllabes*, de braves gens citent avec admiration le vers fameux :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

De ces vers-là je fais tant qu'il me plaît de faire ; on en trouve à foison dans Régnier et nos plus vieux poètes. Vous avez l'air d'ignorer, Pet-de-Loup, que le français, dans son vieux fonds, est quasi monosyllabique, à la condition de supprimer dans le compte les syllabes muettes. Mais, comme vous avez le préjugé d'un certain *nombre*, comme vous trieux avec soin les mots très longs, vous en êtes à croire qu'on n'écrit bien qu'en fourrant partout *sesquipedalia verba*. Je ne sais ce qu'il en est pour les oraisons funèbres ; mais pour le savant, c'est une faute.

Certes, je ne vous interdis pas d'allonger les mots pour distinguer les idées ; je trouve bon que *solution* s'applique au verre d'eau sucrée, et que le sucre se *dissolve*. L'ancien mot pour le verre d'eau sucrée (mot de formation savante) était *dissolution* ; nous lui avons coupé la tête, et c'est fort bien. Pour exprimer une autre idée, nous avons *sot* : c'est encore mieux.

Je suis de ces originaux qui regrettent *huy*, trouvant *aujourd'hui* bête et long.

Au lieu de proscrire les néologismes, acceptez-les joyeusement quand ils sont courts et bien sonnants. Le mot *récital* ne vaut pas *écrit* ; mais il vaut mieux que *recitation*, qui est odieux.

Et pourquoi refuser la terminaison *al* quand vous trouvez joli *Saint-Cyr-en-Val* ? Qui vous force à prononcer *thâl* ?

« J'entends dire que les Anglais ne se refusent aucun des mots qui leur sont commodes ; ils les prennent partout où ils les trouvent. De telles usurpations sont permises. En ce genre tout devient commun par le seul usage. Les paroles ne sont que des sons dont on fait arbitrairement les figures de nos pensées ; ces sons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays ou qu'il vienne d'un pays étranger ? La jalousie serait puérile quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres et de frapper l'air... Prenons de tous côtés tout ce qu'il nous faut pour rendre notre langue plus claire, plus précise, plus courte, plus harmonieuse. Toute circonlocution affaiblit le discours. »

Ne bavez, Pet-de-Loup !

C'est du Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie*.



\* \*

IL FAUT RÉDUIRE AU MINIMUM LE NOMBRE DES MOTS.

Si nos savants avaient coutume de se relire ou s'ils ne voulaient pas systématiquement être longs pour paraître féconds, ils retrancheraient un quart de leur texte, qui gagnerait en clarté, avec économie de papier et de composition.

Au hasard, dans un mémoire de physique je cueille la phrase : « Le contact existe *déjà* avant la cohération. » *Déjà* n'ajoute rien au sens ; supprimez-le. Si l'auteur du mémoire s'était relu, aurait-il laissé : « Une telle diffusion est rapide dans le cas de deux gaz, et aussi dans le cas de deux liquides, » alors qu'il fallait écrire : « Une telle diffusion est rapide entre deux gaz comme entre deux liquides. » Je remplace la formule vague de quatre mots *dans le cas de* par le terme propre au phénomène considéré (la diffusion se fait *entre* deux corps) ; je supprime l'abominable *et aussi*.

Pour amener une collection d'imbéciles à voter pour vous qui êtes un crétin, vous devez renforcer vos affirmations. Vous ne direz pas : « Mes adversaires sont des voleurs, » mais : « Je dis et j'affirme que mes adversaires sont d'infâmes voleurs. » Mais quand vous, savant, écrivez un mémoire, affirmez avec simplicité ; vos affirmations n'en seront que plus tranchantes de quitter ces gaines oratoires.

Méfiez-vous des affirmations *confirmées* ; rappelez-vous ce que perd *je t'aime* quand on ajoute *beaucoup*. Comme dit l'autre, *pour dire qu'il pleut, dites il pleut* ; n'ajoutez des *hallebardes* que pour une pluie si menue que personne ne la verrait.

Ne dites pas qu'un homme est *excessivement bon*, sinon pour insinuer qu'il est bête et gâteux ; on ne peut exagérer la vraie bonté. Une bonté excessive prend un autre nom ; certes je ne vous interdis pas l'antiphrase ; mais alors commettez sciemment une antiphrase.

Je vous permets d'y ajouter un sourire.

Bref, ne dites que juste ce que vous voulez dire, avec le moins de mots et les plus courts.

Certains auteurs (Faguet est le type du genre) trouvent gentillesse à l'emploi de formules pâteuses qui n'ont pour elles que de se rencontrer dans Descartes.

Descartes est un admirable savant ; c'est aussi, dit-on, un merveilleux philosophe. Ce n'est pas une raison pour calquer sa phrase lourde, embarrassée d'incidentes, rugueuse, puisque nous avons de meilleurs modèles. *Voiture* est d'imitation plus profitable.

Mais, quand vous trouvez chez les bons auteurs des formules courtes, seraient-elles vieillies, employez-les. Laissez l'odieux *qu'est-ce que c'est que cela*, pour l'excellent *qu'est cela* si fréquent dans Molière.

Sous-entendez chaque fois que le sens le permet. Mais, de grâce, ne vous rendez pas coupable de l'ignominie stigmatisée par Vaugelas : « Ce n'est pas pour le peuple qu'on agite cette question, mais pour l'aristocratie. » Il faut dire : « C'est non pour le peuple qu'on agite cette question, mais pour l'aristocratie. » *C'est* est sous-entendu.

La règle est facile ; écrivez tous les mots sans rien sous-entendre ; vous n'avez le droit de supprimer que ce qui se retrouve ailleurs *exactement* sous la même forme.

Dans son feuilleton du *Temps*, Hermant fit campagne contre les locutions *de manière à ce que, de façon à ce que*. Dois-je rappeler au lecteur qu'il faut *de manière que, de façon que* ?

Avec non moins de raison, Hermant critique la locution *dans le but*. On ne travaille pas *dans* le but d'arriver ; à peine travaille-t-on *pour* le but d'arriver ; il vaut infiniment mieux *travailler pour arriver*. Si vous espérez renforcer votre pensée par ce lest de mots inutiles, vous avez une étrange manière de concevoir l'art d'écrire.

On n'imagine pas le charabia qu'aujourd'hui l'on débite avec la connivence des critiques, plus ignorants que leurs justiciables.

Il semble que nos *hommes de lettres* contemporains se donnent le mot pour mal écrire.

Vous savez que le *Vin Mariani* fait paraître un album où les gens de lettres piquent leurs apophtegmes. J'y lis la phrase suivante : « Tant de gens illustres ont célébré les qualités du vin Mariani, qu'on peut difficilement écrire à son tour qu'il est agréable et salubre sans avoir l'air de plagier quelqu'un. » Bussy ou Mme de Sévigné auraient écrit : « Tant de gens illustres ont célébré le vin Mariani, qu'on ne peut écrire qu'il est agréable et salubre sans plagier quelqu'un. » Je ne pousserai pas le pédantisme jusqu'à vous expliquer pourquoi Bussy ou Mme de Sévigné auraient supprimé la moitié des mots de la phrase citée : si vous ne le comprenez pas, retournez à l'école.

\*  
\* \*

Le souci du mot propre est d'une importance capitale, plus encore pour le savant que pour l'orateur. Je ne perdrai pas mon temps à vous montrer (après mille autres ; qu'il n'existe pas de synonymes. Mais j'ose vous conseiller d'acheter ce que l'usage désigne sous le nom de *dictionnaire des synonymes*. La malice des mots est infinie ; quand on les cherche, ils se cachent. On soupçonne que le mot sous la plume n'est pas exactement celui qu'il faut ; la mémoire rebelle refuse de le fournir. Le dictionnaire indiquant les mots de sens voisins, vous n'avez que l'embarras du choix ; plus exactement, si vous savez votre langue, le mot propre vous saute aux yeux.

Voilà bien des affaires, dites-vous ! Mes bons amis, je ne vous empêche pas d'écrire le français comme des cochons. Je vous donne de bons conseils ; libre à vous de ne pas les suivre. Seulement mettez-vous bien dans la tête que celui qui n'a pas le respect de ce qu'il écrit, finit par employer à contresens les mots mêmes du langage proprement scientifique. Je n'ai pas la cruauté de vous citer des exemples : je pourrais trop aisément embêter les pontifes.

\*  
\* \*

Mais comment savoir le sens des mots ? En lisant de bons auteurs, ou, ce qui est plus court, en consultant un dictionnaire : Littré, le gros, est indiqué. Dès que l'on craint de ne pas employer un mot dans le sens propre, l'honnêteté veut qu'on s'informe.

Alors, Pet-de-Loup, vous brandissez votre inefficace panacée ! *le latin, le grec, les étymologies*.

Il y a des morts qu'il faut qu'on tue, parce qu'ils revivent éternellement de la vie factice que leur insuffle l'innombrable année des crétins.

D'abord à quoi bon l'étymologie pour les mots concrets tels que *le chien, chat, ... crétin* ? Vous n'emploieriez ces termes dans leur sens vrai que si vous connaissez de vue le *chien, le chat, ... le crétin*.

Que nous chaut leur origine : *canis, cattus, ... creta* ?

Quand on vous aurait appris d'où vient le verbe *mordre*, en êtes plus avancé, par hypothèse n'ayant jamais assisté à l'action qu'il représente ?

Faut-il vous rappeler que nombre de mots, bien que de formes identiques, n'ont pas le même sens en latin et en français, soit que leurs généralités différent (pomme), soit que l'objet représenté ait entièrement changé d'aspect (théâtre), soit enfin que le sens ait complètement évolué (villa, ville, villageois ; urbs, urbanité).

Vous devez donc, ineffable Pet-de-Loup, vous rabattre, non pas seulement sur les mots de formation savante, purement et simplement transportés du grec ou du latin, mais sur les mots de formation scientifique. Voyons quels pataquès vous vous exposez à commettre !

La queue *graphe* éveille ordinairement l'une des six idées : *écriture, description, appareil ou homme qui écrit ou décrit*. La tête qui l'accompagne représente un nom ou un adverbe : d'où à première vue douze sens possibles.

Même si vous connaissez le sens étymologique de la tête, il est plus court et plus sûr de prendre un dictionnaire.

Comme l'intelligence ne vous étouffe pas, Pet-de-Loup, j'explique sur un exemple. Voici d'abord les mots en vrac : *paléographe, orthographe, télégraphe, épigraphe, géographe, cardiographe*.

Dans *paléographe et géographe*, c'est un homme qui décrit quelque chose : la tête est substantif. Dans *orthographe*, c'est l'action même que désigne la queue : la tête est adverbe ou adjectif, comme il vous plaira : orthographe = écriture correcte. Ce qui n'empêche pas de dire, au désespoir du sens commun : *orthographe vicieuse*.

De même dans *épigraphe*.

Dans *télégraphe*, la queue désigne un appareil qui écrit au loin. Hélas ! dans *télémetre, télescope*, elle désigne un appareil qui mesure ou observe des choses lointaines. La tête identique *télé* est adverbe dans un cas, substantif dans l'autre.

Patatras ! dans *épiscopo* ou *évêque* (qui signifie surveillant), la queue désigne l'homme qui regarde et la tête est adverbe.

Désolation ! le *cardiographe* est un appareil qui sert à déterminer l'état du cœur : la queue a changé de sens.

Parallèlement à la queue *graphe*, nous avons la queue *gramme*. Si vous comparer, *télégraphe* et *télégramme* (ou *diagramme*), vous êtes tenté de dire que *graphe* représente l'action, *gramme* (qui a la même racine) le résultat de l'action. Vous êtes fier comme Artaban de la distinction subtile jusqu'au moment où je propose les mots *épigraphe, épigramme* !

Etc., etc., de ces incohérences je remplirais un volume.

Loin de faciliter la connaissance du sens actuel des mots, l'étymologie fournit les plus amusants coq-à-l'âne.

Trois convives sortent du restaurant. L'omelette, dit l'un, était *abominable*. La soupe, insiste le second, *exécrable*. Le rôti *détestable*, fait le troi-

sième. Ce qui veut dire : Je repousse l'augure de l'omelette, j'écarte la soupe de l'usage des sacrements, je répudie par serment le rôti (ab, *omen* ; ex, *sacra* ; de, *testari*). Qui croira que l'exact parallélisme veut qu'on dise : une soupe exécrationnelle, une soupe consacrée (*ex sacris, cum sacris*), ou que soupe exécrationnelle signifie rigoureusement soupe *excommuniée* ?

Pet-de-Loup, vous trouvez cela très amusant ; moi aussi. C'est la joie dont Méphisto se rigolait, de constater les faiblesses de l'esprit humain. Mais convenez que cela ne m'apprend guère l'usage actuel des trois mots cités, s'il existe de l'un à l'autre une gradation, et quel en est l'ordre. Vous savez, Pet-de-Loup, professeur de Rhétorique, à quel point les dictionnaires des synonymes bronchent à ce sujet : c'est leur pont aux ânes. À la vérité, nous avons là le plus fameux exemple de ce que fait le contexte pour changer le sens des mots, puisque nous pouvons également dire : flatteurs et soupe détestables, monstre et goût exécrationnelles, musique et vices abominables.

Non seulement l'étymologie ne sert à rien ; mais sa préoccupation nous induit en de réjouissantes erreurs. Un *cénotaphe* est un tombeau *vide* ; près de Narbonne, à Gruissan, est un curieux cimetière de *cénotaphes* à la mémoire des marins morts en mer. Par conséquent *cénobite* signifie qui vit isolément ; c'est le synonyme d'ermite. Il y a quelques mois, le *Temps* nous apprenait que le père de Foucault, qui, pour mieux prier, habitait aux confins du diable vert, qui était seul à 100 kilomètres à la ronde, menait une vie *cénobitique*.

Par malheur, il y a deux mots grecs voisins ; *κενός*, qui signifie *creux*, et *κοινός* qui signifie *en commun*. Les *cénobites* sont des moines vivant au couvent, par opposition aux ermites à qui la société répugne. Ça vous apprendra, cher Monsieur, à chercher le sens des mots.

Les médecins ont une foule de mots avec le préfixe *hyster*, dérivé de *ὑστέρω*, *matrice*. Les physiciens ont le mot *hystérésis*, dérivé de *ὑστερος*, *dernier* ; d'où *retard*. Je supplie mes confrères de ne rien voir d'hystérique dans leur hystérésis. Le mot qui vient sous ma plume me rappelle une joyeuse histoire prouvant le danger de trop regarder dans l'intérieur des vocables. Victor Hugo, présidant un banquet de *voyageurs de commerce*, commença par ces mots ; « Mes chers confrères, et je n'oublie pas que dans confrère il y a frère, etc., etc. » L'effet ne fut pas précisément celui qu'il attendait ; on la trouva saumâtre. Ces messieurs savaient apparemment que la préposition *cum* n'est pas le seul mot latin ayant fourni des mots français.

Bien des mots scientifiques n'ont pas d'étymologie connue ; exemple, *théodotithe*. D'autres ont pris un sens qui fait calembour avec l'étymologie : exemple, *aplanétique*, où le lecteur voit immédiatement le mot *plan* ; c'est conforme au sens actuel, mais sans rapport avec le sens étymologique qui rapproche le mot *de planète*.

L'expression *lunette parallaxique* a une bien singulière histoire.

Étymologiquement, cela veut dire *lunette qui change, qui bouge*. Or, oubliant ce sens, Arago traduisait *lunette qui mesure les parallaxes* ; antérieurement, les encyclopédistes écrivaient *lunette parallaxique, lunette qui suit les parallèles*. Cher lecteur, contentez-vous de savoir que c'est une lunette montée sur un axe de rotation.

Un bénédictin se complait à ces curiosités. Il s'amuse que « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » soit identique à : « Fils de saint Cloud, ou fils de

Clovis, montez au ciel ! » Mais nos contemporains sont trop pressés pour s'intéresser à ces vétilles.

Prions-les d'acheter un Littré et de l'ouvrir quelquefois.

Déclarons-nous satisfaits si ce Littré n'est pas le gros, ou devient un petit Larousse !

Il y a des mots qui marchent et des mots qui se reposent. Prenez garde d'employer pour un état le mot qui implique un devenir, et inversement.

Vous direz bien : « Quand la température s'élève de 0 à 100°, le corps traverse les états A, B, C, ..., ou le corps prend successivement ces états ; » vous direz bien : « Quand la température atteint 0°, l'eau prend l'état liquide » (sous-entendu *et le garde*) d'où la nécessité de l'adverbe *successivement* dans le premier cas, le verbe *prendre* n'impliquant pas l'idée de variation ultérieure, ce que fait le verbe *traverser*.

Le thermomètre *monte* quand la température s'élève ; il est *plus haut* si l'on *opère* à une température supérieure : dans le premier cas, l'état est variable ; dans le second, on a changé d'état.

Nos littérateurs, qui écrivent comme des terrassiers, devraient bien, dans une grammaire à l'usage des écoles primaires, repasser les temps de leurs verbes. Dans un roman d'un fils à papa, je lis : « Soudain la porte s'ouvrit. J'avais cru revoir le grand front de Gaspar... ; c'était Angelica qui entra. » Le fils à papa sera peut-être de l'Académie française ; en attendant, il écrit comme un terrassier.

On est *constant* par rapport au temps, *uniforme* par rapport à l'espace : par exemple, on s'efforce d'obtenir que la température variable d'un bain suit uniforme ; au contraire, que la température non uniforme d'un bain demeure constante.

Les savants ont un vocabulaire qu'il faut apprendre ; d'une précision parfaite, il ne souffre pas qu'on bronche. On ne saurait passer aux physiciens le bafouillage qu'on permet aux hommes de lettres ; en quoi du reste on a tort.

Un physicien n'écrira pas comme le fils à son papa ; « J'y jouai le morceau de Mozart que préférerait Hermann. » D'abord parce que *jouer un morceau* n'est toléré qu'aux Oiseaux avec *composer en style* ; ensuite parce que nécessairement ce morceau est un andante, un adagio, un menuet, une gavotte, un rondo, etc., et que ce n'est pas la même chose. Un physicien n'écrira pas comme le fils à son papa « un vêtement obscur » ; il dira « un vêtement sombre dans une chambre obscure » ; il serait choqué de lire « un vêtement obscur dans une chambre sombre ». Sur le choix des mots, un pauvre diable de physicien, sachant son métier de professeur, en remontre sans peine à nos modernes stylistes, qui ignorent à qui mieux mieux ce qu'est écrire proprement ; si le physicien écrivait aussi mal, personne ne le comprendrait.

Marivaux pesait des riens dans des toiles d'araignée : c'est à peine si les balances de nos hommes de lettres contemporains indiquent le poids d'un éléphant.

Et j'en reviens à la thèse fondamentale que, Pet-de-Loup, j'énonce en débutant. Vous écrivez si mal, qu'on ne vous devine (c'est une manière de parler) que parce que vos idées sont communes ; s'il vous fallait expliquer ce que le lecteur ignore, vous seriez un rébus perpétuel, tant vos mots viennent au hasard de la fourchette.

Le fils à son papa écrit : « La nuit était complètement tombée quand je regagnai ma chambre d'hôtel, ayant couru comme un fou. »

Si vous avez le « sens » de la langue française, vous n'ignorez pas que la sorte d'ablatif absolu qui termine la phrase est une explication de ce qui précède ; c'est une incidente explicative. On comprendrait ; « La nuit était complètement tombée, ... ayant marché lentement » Pour que la phrase conserve un sens, il faut : « Bien que j'eusse couru comme un fou, la nuit... »

Mais allez donc expliquer ces choses à des gens qu'on refuserait justement au certificat primaire !

Conclusion : Pet-de-Loup, mon ami, pour apprendre à écrire, décrivez une expérience, un appareil : certes il n'y faut aucun génie ; mais des qualités sont nécessaires que vous ne soupçonnez même pas. Vous et vos confrères seriez grotesques en accomplissant cette tâche, qu'assurément vous jugez fort au-dessous de votre talent littéraire. C'est autre chose, mais très difficile.

Comme vous, professeur, êtes incapable de renseigner à vos élèves, ne vous étonnez pas si de nos jours on n'est plus fichu de bâtir un rapport raisonnable sur l'épineuse question des bouilleurs de cru, pas davantage de raconter un accident, d'écrire une lettre, voire d'engueuler proprement son adversaire.

Les polémiques dans les journaux sont d'une qualité devant quoi l'on pleure. Rappelez-vous comment Courier injurait l'*Académie des Inscriptions* ; la galerie s'en pouléçait.

Vous ne savez même plus faire crier vos victimes !

\*  
\* \* \*

Vous raillez, mes bons amis, les remarques « subtiles » des vieux grammairiens ; c'est pure ignorance.

Il n'y a rien de scolastique dans la distinction du sens « composé » et du sens « divisé ». Un camarade d'excursion plaisantait un archéologue pour avoir dit : « Dans ces cavernes vivaient *ces* squelettes. » Eh ! fis-je, citant Dumarsais, l'évangéliste a bien écrit : Les aveugles verront, les paralytiques marcheront.

Mais l'archéologue aurait été ridicule de dire : « Dans ces cavernes vivaient *des* squelettes. »

Mes bons amis, au temps qu'on savait écrire, ces règles-là paraissaient justement essentielles.

Mais vous êtes ignorants comme des carpes.

Un autre camarade, philosophe, fit alors remarquer à quel point la langue française est ambiguë avec les mêmes mots utilisés dans les sens *actif* et *passif*. J'acquiesçai, la confusion ayant failli me coûter la peau. Je me promenais un soir à Kairouan. Un joyeux vint me reconnaître sous le nez : « Bête curieuse ! » eus-je la sottise de m'écrier, me comparant, moi, à une bête curieuse que le joyeux admirait. C'était le sens *passif*, qui n'avait d'impoli que pour moi. Il le prit au sens *actif*, et je vis l'instant où la *bête curieuse* (ou rare) était éventrée par la *bête curieuse* (ou indiscreète).

Je déplorai que le joyeux manquât de « grammaire ».

Le philosophe cita comme bon exemple d'ambiguïté le titre d'un ouvrage : « Psychologie de Descartes. » L'acheteur trouvera-t-il une étude sur

Descartes philosophe, en particulier psychologue ? trouvera-t-il une étude sur les états d'âme de Descartes considéré comme *sujet passif*? Le livre m'apprendra-t-il ce que pensait Descartes, ou ce qu'un monsieur pense de Descartes ? Le sens est *propre* ou *figuré*.

Les fautes à éviter sont caricaturées dans les phrases suivantes : « Par cela même on voit que l'œil voit l'image virtuelle... Pour mieux saisir le sens de la proposition, que le lecteur saisisse un manche à balai par le bout... On comprend que si l'intervalle des températures comprend plus de 100°.... etc., etc. »

Les opérations intellectuelles sont *nécessairement* décrites à l'aide de *métaphores rendues frustes par l'usage* ; gardez-vous de les refrapper par l'emploi voisin du sens propre.

On dit que l'esprit *saisit* une proposition (comme avec une pince), *voit* la vérité (comme avec une lunette), *embrasse* une opinion, *conçoit* un projet, *entend* un théorème, *pénètre* une difficulté,... La réflexion évoque des images ridicules que vous ferez mieux de ne pas suggérer.

Évitez d'écrire : « Dans la cour de la caserne, les cavaliers ramassaient le crottin avec pelle et grâce. » Dans je ne sais quel vaudeville une femme, mandée à la barre d'un tribunal, s'écriait indignée : « Ce n'est pas une barre ; c'est une tringle ! »

Et puisque nous parlons métaphores, évitez leur incohérence. Gardez-vous des locutions *buriner avec du vitriol*, *graver au bon coin*. D'aucuns soutiennent qu'il est mauvais de filer ses métaphores ; tout de même il est ridicule qu'un grand homme soit un *phare* qui devient *fécond* quelques lignes après (Jaurès).

Enfin le sens est *défini* ou *indéfini*.

Plus haut j'écris : « C'est autre chose, mais très difficile. » À quoi se rapporte *très difficile* ? Correcte, la phrase est elliptique ; rétablie sans suppression, elle devient : « C'est autre chose, mais c'est très difficile. » *Autre chose* est pris adverbiallement. Si l'on veut que *difficile* se rapporte à *chose*, il faut écrire : « C'est une autre chose, mais très difficile. »

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

Outre deux chevilles, ce vers de Boileau contient une idée contestable. Je ne sais ce qu'en disent les « philosophes » ; mais c'est un fait d'expérience qu'on ne *pense qu'avec des mots*.

Apprendre à écrire, c'est donc apprendre à penser, et inversement.

Les distinctions que je rappelle précisent le plus ou moins de généralité ou de compréhension des idées ou des mots qui les impriment. En méditant ce qu'il s'agit d'apprendre au lecteur, de toute nécessité nous faisons le travail précédent *que facilite la nomenclature des logiques et des grammaires*.

Les savants n'ignorent pas que dénommer les notions, c'est les rendre plus claires.

Je ne puis considérer comme « scolastique » une « casuistique » que pour mon compte je trouve aussi amusante que fondamentale.

Les épithètes doivent se suivre dans un ordre qui n'est pas indifférent. Le choix de cet ordre montre si vous comprenez ce que vous dites.

Par exemple, s'il s'agit d'un *liquide homogène et au repos*, vous n'écrirez pas un *liquide au repos et homogène*. En effet, l'épithète *homogène* définit la

nature du liquide employé, liquide qui peut être au repos ou en mouvement : *homogène* est une épithète d'état *permanent* ; *au repos* est une épithète d'état *occasionnel*. Vous ne devez donc pas séparer *homogène* de *liquide* ; *liquide homogène* est un tout que vous conditionnez ensuite par une circonstance accidentelle.

Pet-de-Loup, si vous aviez pris la peine d'étudier ces *Logiques* que vous accablez de votre mépris, vous retrouveriez dans ce conseil les règles classiques d'une bonne définition : énoncer d'abord les caractères essentiels, énoncer ensuite les caractères particuliers en finissant par les plus accidentels. Mais chacun sait, Pet-de-Loup, que vous écrivez de génie : les règles sont faites pour les médiocres de mon espèce, non pour les hommes éminents de la vôtre.

\*  
\* \* \*

Il existe une orthographe *légal* ; la ponctuation est libre. À moins de conventions spéciales, un éditeur peut refuser une orthographe fantaisiste ; il ne peut vous interdire de ponctuer à votre guise.

Comment ponctuer pour être clair ?

La règle est simple : lisez la phrase à haute voix, conformez la ponctuation aux poses nécessaires à l'intelligence du texte. Vous serez surpris d'apprendre que la ponctuation en usage n'est pas conforme à cette règle de sens commun : cela, qui peut être sans inconvénient dans un roman, est inadmissible pour un ouvrage scientifique.

À l'article *virgule* je trouve dans Littré des remarques excellentes sur l'emploi de deux virgules pour encadrer les incidentes *explicatives*. Prenons l'exemple : « La maison, qui est dans le jardin, a trois étages. » Il faut deux virgules, parce que l'incidente complète l'idée que vous devez avoir d'une certaine maison, *définie d'ailleurs*, celle par exemple où le célèbre Andruil brûla trente-cinq femmes et un enfant sur un petit réchaud à pétrole. Mais vous, logicien, admettez-vous que Littré, supprimant toutes les virgules, écrive pour les incidentes *déterminatives* : « La maison qui est dans le jardin a trois étages, voulant dire que, parmi toutes les maisons dont il s'occupe, celle qui est dans le jardin possède trois étages ?

Lisez à haute voix les deux phrases : dans le premier cas, il y a manifestement deux poses, c'est une sorte d'*aparté* ; dans le second, il y a non moins manifestement une pose, *il faut une virgule*. Pourquoi la supprime-t-on généralement ? mystère ! Cette coutume, contraire au bon sens, présente de graves inconvénients, dont le principal est souvent de laisser deux verbes côte à côte sans séparation : ce qui est une souffrance pour l'œil.

Ne dites pas qu'alors *la maison qui est dans le jardin* constitue le sujet, qui ne doit pas être séparé du verbe ; ou bien refusez d'admettre mon critérium : *la virgule indique les poses, les reprises de respiration dans la lecture à haute voix*. Mais alors énoncez la règle que vous préférez pour la mise en place des virgules. Il vous sera difficile d'en trouver une qui diffère de la mienne, les poses dans la lecture à haute voix devant non seulement servir à reprendre haleine, mais encore à faciliter l'intelligence du texte.

Vous alléguerez que dans le second cas la pose est moins longue que dans le premier. Proposez une *sous-virgule* ; mais quand dans une phrase vous



fourrez des virgules dans tous les coins et manifestement où elles ne sont pas nécessaires, souffrez que je les réclame après les incidentes déterminatives.

\*  
\* \*

L'emploi du point et virgule, du point, de la mise à la ligne, ne présente aucune difficulté : le sens est plus ou moins complet, l'œil facilite le travail de l'esprit.

Par rapport au style scientifique, ce qui suit du *Discours sur le Style* est pure ânerie :

« Cependant tout sujet est un ; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles et contrainte par la nécessité des circonstances. »

Et en note : « Dans ce que j'ai dit ici, j'avais en vue le livre de l'*Esprit des lois*, ouvrage excellent pour le fond et auquel on n'a pu faire d'autre reproche que celui des sections trop fréquentes. »

Eh ! comte, m'est avis que si, avant d'écrire de génie votre célèbre *Discours*, vous aviez pris la peine de chercher des titres et des sous-titres pour ses interchangeables paragraphes (*quitte à les supprimer après coup*), vous n'auriez pas accouché d'une œuvre qui rivalise pour l'ordre avec ce que le plus mauvais écrivain, l'écolier le plus malhabile produit en s'appliquant à mal faire ! Il y a belle lurette que dans les généralités majestueuses que vous écriviez, en manchettes de dentelles, avec des airs de maréchal de France (ancien régime), on a reconnu la fausse unité, qui se déguise sous l'ampleur des mots, disons mieux, sous un verbiage incohérent. Vous méprisez les coupures. Certes, je ne vois pas l'utilité de perdre (avec Montesquieu) deux pages blanches pour écrire un numéro de chapitre et trois lignes de texte ; mais dans tout sujet, pour un qu'il soit, il y a des cases et des échelons. À supposer qu'il vous plaise de composer intelligemment, s'il vous ennuie de faciliter la tâche du lecteur en fixant pour l'œil ces cases et ces échelons, faut-il au moins les dénombrer pour votre usage personnel. Qu'ensuite vous effaciez les traces de votre travail, libre à vous : souffrez que moi, lecteur, je préfère, pour mon usage personnel, que vous les conserviez.

Vous aviez pourtant un bel exemple de ce qu'est une bonne composition. Dans les premières éditions des œuvres de Bossuet, les chapitres ne sont pas distincts ; mais en marge est indiqué le sujet de chaque paragraphe. Le discours est un : pourtant, sans y rien changer, il suffit de mettre des blancs et de transporter dans le texte l'indication marginale, pour donner à l'*Histoire des variations* et au *Discours sur l'Histoire universelle* l'aspect typographique de l'*Esprit des lois*. Malheureusement pour Montesquieu, son livre est mal fait, non parce qu'il est découpé en tranches, mais parce que ces tranches n'ont entre elles que des liens extrêmement lâches. On prétend qu'il était si fatigué d'avoir rassemblé ses documents, qu'il ne lui restait plus que de l'« esprit » pour les mettre en œuvre.

Les idées doivent être étroitement enchaînées ; au surplus, dans une œuvre scientifique cet enchaînement est de rigueur. Mais par tous les

moyens, mises à la ligne, numérotage des sous-paragraphes et des paragraphes, sous-titres, titres et sections, il faut que l'ordre intime devienne apparent. Il est prodigieux que Buffon interdise à l'écrivain ce que, pour la facilité de la lecture, font les commentateurs du même Buffon dans leurs éditions *ad usum Delphini*. À la vérité, pour le *Discours sur le Style*, ils se déclarent impuissants.

Ouais ! dira l'ombre du comte de Buffon, je ne vous interdis pas les paragraphes, pourvu que les transitions subsistent !

En voilà encore une bien bonne ! Passe pour l'éloquence de la chaire. Mais, à moi, pauvre diable de savant qui viens de vous expliquer l'emploi de la *virgule* et qui vais élucider, si Dieu me prête assistance, l'usage des *deux points*, j'espère que vous n'avez pas la ridicule prétention d'imposer des transitions ! Mon discours sur le style est aussi « un » que le vôtre. nous traitons le même sujet. Je n'y mets pas tant de façons que vous ; je n'ai cependant pas de peine à ranger les matières dans un ordre que jamais personne n'a pu découvrir dans le fatras de votre éloquence. Sans suer, un commentateur trouvera le plan de mon discours ; quant au plan du vôtre, on le cherche depuis 170 ans : ce sont paroles dégelées.

\*  
\* \*

Mais, Dieu me pardonne, j'en oubliais les *deux points* !

Soyez, content, monsieur : c'est une transition.

Il y a des minutes où l'on regrette de ne pas être éloquent. Que ne puis-je chanter la haute dignité d'un signe orthographique que Buffon utilise d'une façon bien ridicule, à propos duquel Condillac déraisonne !

Les *deux points* ont une importance scientifique capitale : ils préviennent que l'on va conclure. Ils suppriment les *par conséquent*, *en conséquence*, *conséquemment*, *donc*, *il résulte*, etc., etc., toutes formules alourdissantes chargées de prévenir le lecteur que ce qui précède aboutit à ce qui suit comme résultat d'une déduction nécessaire. Ils le préviennent aussi que la proposition qu'il va lire est l'explication de ce qui précède immédiatement. Exemple : la phrase qui ouvre ce paragraphe, et celle même qui le termine.

En style noble, les deux points signifient : « Ouvrez l'œil : je vais énoncer une bonne chose ! ».

*Tous les hommes sont mortels, Buffon est homme : Buffon est mortel.* Le signe : permet l'économie du *donc* quand le livre est écrit pour être lu, quand l'aspect typographique aide à la compréhension du texte.

Billion employait les deux points absolument au hasard. Par exemple : « Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, etc., etc., il faut des choses, etc.. etc.. il faut savoir les présenter. etc., etc. : il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux ; il faut agir sur l'âme, etc. » Étudiez la phrase au point de vue logique : vous constaterez qu'un point et virgule devrait remplacer les deux points. Le fait que la proposition *il ne suffit pas* est négative ne modifie pas son parallélisme avec les affirmatives *il faut des choses, il faut agir*.

Pet-de-Loup s'en trouve mal : tant de chichis pour mettre : ou ; lui semblent exagérés. Pet-de-Loup mon ami, si vous trouvez excessif un souci de probité, ne vous mêlez pas d'écrire !

Professeur de rhétorique, vous devez avoir le souci dit *nombre* esthétique, c'est-à-dire de la symétrie pour les sons. Souffrez que moi, savant, j'aie le souci du *nombre* logique, c'est-à-dire de la symétrie pour les idées.

Mais au fait, Pet-de-Loup mon ami, professeur de première, savez-vous ce qu'est le *nombre logique* ? Pouvez-vous comprendre que le balancement des périodes, l'équilibre des incidentes, la pondération des épithètes, se retrouvent transposés dans une argumentation bien construite. Celui qui aime la science et qui use sa vie à l'enseigner, est aussi content d'un heureux balancement dans les preuves que je n'ose espérer que vous l'êtes d'un heureux balancement dans les périodes. Or les signes de ponctuation, dont vous faites si peu de cas, sont les symboles de la réussite.

\*  
\* \* \*

Mon ami Pet-de-Loup, n'oubliez pas que j'énonce les règles du style *scientifique*. Pour mes péchés j'ai gratté 30 000 pages de papier : j'ai publié plus de 10 000 pages d'impression. Et pendant cette tâche qui a duré 25 ans, je me demandais comment il faut écrire pour mieux se faire comprendre. J'avais lu que *la phrase française doit être directe, doit éviter les inversions* ; dès ma tendre enfance on m'avait raconté l'histoire de la petite fille *qui allait chercher un remède pour sa mère malade dans un petit pot*. Et voilà, Pet-de-Loup, que, chez les meilleurs auteurs modernes, je trouve ces inversions inutiles et contraires au génie de la langue ! Refusant de les blâmer chez eux, je prends le parti plus modeste et plus sûr de répéter que je m'occupe uniquement du style scientifique, les autres styles étant fort au-dessus de ma compétence.

Un savant qui écrirait la phrase suivante, écrirait mal : « Lord Chelsea, à rebours de lord Roxwell, avait une grande agilité d'esprit et comprenait toujours les quiproquos très vite... Il prit, contre toutes les règles, le bras du jeune lord, et dit ... »

Le savant écrirait : « À rebours de lord Roxwell, lord Chelsea avait ... Contre toutes les règles, il prit le bras ... »

Si vous m'objectez que nous formons ainsi l'hiatus affreux *Chelsea avait*, je réponds que la formule *avoir une grande agilité* n'est pas à ce point exquise qu'on ne puisse remplacer *avoir* par *posséder*.

Je continue mon rôle de pédant. Un savant n'écrira jamais : *comprendait toujours les quiproquos très vite* ; c'est une inversion inexcusable pour un savant. L'action de comprendre est ici conditionnée par deux adverbes qui sont, voici la faute, séparés par le complément. La savant écrira : *toujours et très vite il comprenait les quiproquos*.

Mais, dit Pet-de-Loup, votre phrase est beaucoup moins « jolie » que celle d'Abel Hermant. Je ne conteste pas ; mais cet auteur, qui du reste connaît admirablement sa langue, écrit des romans : faut-il vous redire qu'il s'agit pour moi du style scientifique ?

Je m'aperçois, Pet-de-Loup, que je n'ai pas défini l'*inversion logique*, qui seule nous intéresse. Éviter l'inversion, c'est disposer les idées en groupes homogènes et présenter ces groupes séparément, les uns après les autres. L'inversion, au sens élémentaire où vous prenez ce mot (*inversion grammaticale*), est parfois nécessaire pour éviter l'*inversion logique*.

Reprenons l'une des phrases ci-dessus transcrites : « Lord Chelsea, à rebours de lord Roxwell, avait une grande agilité d'esprit. »

Le groupe A : « à rebours de lord Roxwell, » est un tout qui peut s'appliquer à n'importe quoi : je vous préviens que je vais opposer quelqu'un ou quelque chose à lord Roxwell, peu importe qui ou quoi. D'autre part, le groupe B : « Lord Chelsea avait une grande agilité d'esprit, » forme un tout indépendant du groupe A. Vous écririez donc aussi bien AB que BA ; mais vous écrivez mal en mélangeant les groupes.

Prenons la phrase : « Ce qui me paraît certain et ce qui le serait, etc..., c'est qu'il y avait en Sieyès du Descartes, c'est-à-dire de l'homme... » Il vaut mieux écrire : « c'est qu'en Sieyès il y avait du Descartes, c'est-à-dire de l'homme... » Sainte-Beuve fait une inversion logique : *en Sieyès* est un groupe de sens complet, indépendant de ce qui va suivre, qui par conséquent ne doit pas se mélanger avec ce qui se rapporte à Descartes.

Mes bons amis, je ne discute pas. Je vous montre ce qu'est une phrase *directe* ; libre à vous de commettre toutes les inversions logiques qu'il vous plaira : mais *comme savant* vous écririez mal.

Prenons la phrase tirée du même Sainte-Beuve : « On croit entendre dans ces passages le poète romain Lucrèce déplorant mélancoliquement, du haut de sa morne sagesse, les erreurs des humains égarés hors de sa voie. » Le style direct exige : « Dans ces passages on croit entendre..., » ce qui du reste est plus harmonieux. Mais il n'y a pas d'inversion logique dans le « du haut de sa morne sagesse » : ce groupe joue le rôle d'adverbe et complète le sens de l'adverbe précédent.

Ces fautes contre le bon sens (et le plus souvent contre l'oreille) viennent de la paresse de se relire.

Il vaut la peine de remarquer que la phrase des grands orateurs, pour nombreuse qu'elle soit, est toujours directe au sens ci-dessus défini ; sinon ils seraient incompréhensibles pour l'auditeur, *qui ne peut relire*. Mais n'oubliez pas que *l'inversion grammaticale* n'est pas *l'inversion logique*. « Belle marquise, d'amour me font mourir vos beaux yeux » est logiquement aussi correct que « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ». Vous avez deux groupes : *vos beaux yeux, mourir d'amour* : tout ce que je vous demande est de ne pas les mélanger. Vous seriez stupide d'écrire : « Belle marquise, me font mourir, vos beaux yeux, d'amour. »

Pet-de-Loup, vous dites que je n'y regarde pas de si près en écrivant. Vous êtes dans l'erreur, Pet-de-Loup ; j'y regarda toujours d'aussi près. C'est une habitude à prendre : quand on l'a prise, il devient impossible d'écrire autrement.

Et quand ma phrase n'est pas logiquement directe, c'est paresse de me corriger.

\*  
\* \*

Je vous permets de déplorer que notre langue soit timide dans ses inversions : « Elle n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme *de la grammaire* ; on voit toujours venir un nominatif substantif qui mène son adjectif comme par la main ; son verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui ne souffre rien entre

deux, et le régime appelle aussitôt un accusatif qui ne peut jamais se déplacer. C'est ce qui exclut toute suspension de l'esprit, toute surprise, toute variété et souvent toute magnificence ! »

Voilà qui est lamentable ! Mais nous qui ne voulons ni suspendre ni surprendre, qui n'avons pour but ni la magnificence ni la variété, nous ne voyons dans cette uniforme clarté que des avantages. À la vérité, Fénelon ne l'ignore pas : « Je conviens, d'un autre côté, dit-il, qu'on ne doit jamais hasarder aucune locution ambiguë ; j'irais même jusqu'à éviter toute phrase que le lecteur entend, mais qu'il pourrait ne pas entendre s'il ne suppléait ce qui manque... Il n'y a aucune peine qu'un auteur ne doive prendre pour en épargner à son lecteur ;... il ne doit rien laisser à chercher dans sa pensée..., etc., etc. »

Au surplus, Fénelon ne distingue pas l'inversion *logique* de l'inversion *grammaticale*. La phrase grammaticale ment la plus directe peut inverser les idées. Voici comme exemple le début du Télémaque : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, etc., etc. » La logique veut : « Du départ d'Ulysse, Calypso ne pouvait se consoler. Dans sa douleur... » Les raisons sont évidentes. La première est grammaticale : *sa* se rapporte à Ulysse, non pas à Calypso ; certes le contexte, ... etc. ; mais veuillez relire la citation précédente.

En bonne logique, le départ d'Ulysse, conditionnant tout le paragraphe, doit être énoncé dès l'abord. Ulysse ne sera plus nommé que neuf lignes plus loin ; la douleur de Calypso et ses conséquences forment un tout qui ne doit pas être séparé, etc., etc.

« Voilà, dit Pet-de-Loup, que vous en remontez à Fénelon ! »

Mais non. Pet-de-Loup ; Fénelon fait ce qu'il veut et ça m'est égal. Je vous montra sur un exemple, simple même pour vous, en quoi différent la logique et la littérature.

S'il fallait expliquer la procession des équinoxes, peut-être sentiriez-vous la raison de mes scrupules et la nécessité d'appliquer les règles élémentaires sur le rapport des pronoms possessifs avec les substantifs qui les précèdent.

Pet-de-Loup, depuis longtemps vous préparez une botte secrète. Vous l'envoyez enfin : « Monsieur le pédant, dites-nous pour finir quel style amènera l'application de vos règles ! » Je puis vous satisfaire. Pet-de-Loup, et sans douleur. Je ne remonterai ni à Pascal, ni à la Bruyère, ni même au Voltaire de *Candide* : intentionnellement je vous propose comme modèle un auteur de second ordre : Paul-Louis Courier.

Vos lèvres esquissent un sourire que vous lâchez de rendre sarcastique : « Un pamphlétaire ! » Eh ! oui, mon bon, un pamphlétaire qui savait le français ! Parce qu'il voulait être lu et compris de la masse, comme pamphlétaire, il lui fallait précisément les qualités du style scientifique parfait : la phrase directe, sans inversion logique, un tangage écrit exactement calqué sur la bonne conversation, les mots les plus courts et les plus simples (il connaissait Amyot et Montaigne), rien de tarabusté, de contourné, d'apprêté, de compassé, d'affecté (vous garderez cela pour votre prochain dictionnaire des synonymes), rien que de net, de vif, de rapide dans la pensée comme dans la phrase.

Puisqu'il s'agit de pamphlétaires, il est une remarque qui ne se trouve pas même dans le Port-Royal de Sainte-Beuve, ou cependant, à propos des *mé-*

*moires scientifiques* de Pascal, l'auteur pose de bien ridicules questions. C'est un lieu commun que la prose française liait en 1656 avec les *Provinciales* (Voiture mourut en 1648 !) D'où résulte que du jour au lendemain Pascal créa son style, ce qui est absurde. La vérité est que le style des *Provinciales* est tout bonnement le style de l'*Équilibre des liqueurs*. Pascal put écrire les *Provinciales* parce que depuis dix ans il écrivait des mémoires et poursuivait des polémiques *scientifiques*.

Pour former votre style et embêter M. Homais, lisez de Veuillot les « Odeurs de Paris ».

Comme je suis très éclectique, joignez-y la « Lanterne » de Rochefort (celle de l'Empire) et quelques chapitres de Vallès.

Si, Pet-de-Loup, vous trouvez Courier, Veuillot, Rochefort par trop de second plan (priez Dieu d'écrire aussi bien !), je vous renvoie à la Correspondance de Voltaire. Dans le temps j'en trouvai les 30 volumes d'une petite édition pour 2 sous le volume : je vous souhaite la même chance et de les lire avec le même plaisir.

Enfin, si le XVIII<sup>e</sup> siècle vous déplaît, dans la bibliothèque de votre lycée ou de la ville que vous habitez, prenez les œuvres de Mme de Sévigné : « [Les femmes] sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent... Elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens, etc., etc. » Si la Bruyère revenait au monde, il bifferait ce paragraphe.

Tout à l'heure, je vous conseillais un pamphlétaire, maintenant je vous indique deux épistoliers ; ce n'est pas un hasard. Avec la commère je pourrais mettre son malicieux cousin et beaucoup d'auteurs de mémoires. C'est là que le savant apprend à écrire, non pas chez M. Leclerc, comte de Buffon, qui, tout gonflé de génie, dès l'aurore s'installait dans sa tour afin de lâcher noblement un illisible fatras.

---